

# LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 18 AOUT 1888

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : La bataille de Sainte-Foye, par Rémi Tremblay.—Etymologie, par Hector Servadee.—M. l'abbé Thomas Moreau.—Nos gravures.—La science amusante.—Les premiers soins.—Usages et coutumes.—Connaissances utiles.—Choses et autres.—Récréation de la famille.—Feuilleton

GRAVURES : Les voilà qui passent ! (souvenir de 1871).—Le duel Boulanger-Floquet.—Le portrait de M. l'abbé Moreau.—Gravure du Feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



« A l'heure de notre départ pour la France, plus d'une personne m'a dit :

— Que vous êtes heureux d'aller revoir le beau pays de nos aïeux ; mais je vais prendre patience, j'irai l'année prochaine.

L'année prochaine ! c'est le mot de tous ceux qui se proposent d'aller en France.

Pourquoi l'année prochaine ? c'est évidemment à cause de l'exposition qui, malgré tout, sera un succès, un immense succès, car la France veut faire des merveilles, et ceux qui ont assisté aux expositions de 1867 et de 1878 savent ce qu'elle peut réaliser de rêves quand elle l'a décidé.

Vous savez tout ce qu'on a dit pour et contre ce grand projet, et je ne veux pas ouvrir de nouveau le débat ; ce qu'il est important de savoir, c'est que la chose aura lieu et que l'on se passera très bien de la présence des Allemands et des gens qui ne veulent pas y figurer.

Que l'idée soit bonne ou mauvaise, je m'en moque comme d'une guigne, car les plus mauvaises idées sont souvent les meilleures, puisqu'elles font ressortir les bonnes.

Si chacun n'ait même que de bonnes idées, tout le monde s'en plaindrait sans doute, et la vie serait d'une monotonie désespérante.

La France offrira l'année prochaine une fête splendide au monde entier, et les hommes qui sont souvent plus sages que les gouvernements s'empresseront d'y assister pour s'instruire et constater les progrès intellectuels et matériels de l'humanité. Quant à ceux qui, de parti pris, ne voudront pas y aller, grand bien leur fasse !

\*.\* Si une nation décidait de fêter l'anniversaire, le centenaire ou le millénaire quelconque du péché d'Adam, je ferais tous mes efforts pour assister à la fête, bien que notre premier père se soit très mal conduit et qu'il soit cause de tous nos maux.

Il faut accepter les faits tels qu'ils sont et ne pas trop s'épuiser à récriminer contre le passé, sous peine de devenir ridicule.

Adam a eu tort de manger la pomme, d'accord,

mais c'est un fruit que les Canadiens aiment beaucoup, et j'en connais peu qui refusent d'y mordre. C'est peut-être pour cela que je me suis si disposé à absoudre le mari d'Eve

Certains gens, cependant, se refusent à aimer le moment présent et persistent à n'avoir de sympathies que pour le passé, et, en les entendant, je me rappelle toujours cette femme qui rappelait les fureurs de son premier mari et,

Moitié riant, moitié rêveuse,

Elle ajouta ce mot charmant :

Oh ! c'était le bon temps ; j'étais bien malheureuse !

Quoiqu'il en soit et quel que puisse être le microbe qui pervertisse la cervelle de ces Héraldites, je les plains et n'envie nullement leur rôle de bâtons dans les roues.

\*.\* Si tous ceux qui se proposent d'aller en France l'an prochain donnent suite à leur projet, il est certain que notre mère-patrie sera trop petite pour recevoir tous ses visiteurs, et ce serait alors le moment d'effectuer la réalisation d'un rêve que je caresse depuis longtemps.

Les relations sont aujourd'hui si faciles et le besoin de voyager devient si grand, que les peuples devraient changer de place pendant quelques mois.

Ne serait-il pas facile de s'arranger, avec certaines familles françaises, en leur disant :

— Nous avons envie d'aller voir votre pays comme vous souhaitez visiter le nôtre, faisons une affaire ; embarquez-vous, venez ici, prenez ma maison, cédez-moi la vôtre, et nous nous trouverons tout installés et à notre aise. L'échange durera deux mois, trois mois, à votre gré.

Ne serait-ce pas charmant que de pouvoir penser en partant :

— Je n'ai à me préoccuper de rien, ni de choix d'hôtel, de servante, etc. Tout est près là-bas, on m'attend et je vais entrer chez moi.

Et quels résultats ne pourrait-on pas obtenir par suite des réflexions que l'on se ferait mutuellement après avoir ainsi pénétré dans la vie intime les uns des autres ; quelles amitiés naîtraient, quelles bonnes relations et... quelles haines pourraient-elles être ?

Ce rêve deviendra cependant réalité un jour, car les hôtels deviennent trop absorbants et trop ruineux, et le jour où les hôteliers seront forcés d'abandonner leur commerce de marchands de soupe, de sommeil et de whiskey, la fortune publique n'en sera que plus grande.

Enfin ! c'est un projet, idiot pour le moment, excellent peut-être dans l'avenir.

\*.\* Quelque chose de plus idiot encore cependant, à mon avis, une chose criminelle même, c'est l'habitude qu'ont, malheureusement dans notre pays, beaucoup de mères de famille de vouer leurs enfants à une mort presque certaine ou tout au moins à des maladies sérieuses, en leur donnant des sirops opiacés afin de les faire dormir.

C'est bien mal comprendre ses devoirs que d'en agir ainsi.

Je trouve dans la *Gazette Médicale*, de Montréal, un excellent article sur ce sujet, par le Dr J. Asselin, et j'en détache un passage dont la lecture pourra être utile à plus d'une lectrice du MONDE ILLUSTRÉ :

« Pourquoi les bonnes, mais imprudentes mères, donnent-elles à leurs bébés ce qu'elles appellent généralement des gouttes ? La réponse est assez facile : « Mon enfant ne fait que pleurer, crier, il nous fait passer des nuits blanches, et mon mari, après sa journée de travail, est bien aise de se reposer et souvent celui-ci me dit : donne lui donc quelque chose pour le faire dormir ; je suis, à la fin, agacé de ces cris continuels, fais les donc cesser. » — Quoi donner, sinon des gouttes ? — La voisine, dit le père, a fait prendre je ne sais combien de bouteilles de tel ou tel sirop, et vois comme ses enfants se portent bien.

« Oui, mais ce père oublie que sur dix ou douze enfants, il ne lui en reste que trois ou quatre, les autres étant morts dans les premiers mois de leur existence. Je ne veux pas dire, ni même insinuer, que ces fameux sirops sont toujours coupables, mais malheureusement, quand ils ont été introduits dans la famille, ils sont toujours redou-

tables et ils doivent au moins expliquer leur présence dans la maison. Il est en général, plus que probable qu'ils ont été des aides dangereux dans ces tristes circonstances. Cette funeste habitude s'acquiert d'une manière facile.

« Au début, les gouttes produisent un effet magique. Cet enfant qui, tout à l'heure criait, comme disent les parents, à fendre l'air, se calme et s'endort. Pendant ce temps-là le père et la mère se livrent de leur côté au sommeil. Oh ! quel merveilleux sirop disent-ils. Oui, mais que se passe-t-il chez l'enfant ? Ce calme trompeur que nous lisons sur sa figure n'a pas longue durée. Il dort mais son sommeil est agité, il a des soubresauts. Il dort mais forcément d'un sommeil fatigant ; voyez sa figure le lendemain matin, elle est pâle, les yeux sont abattus, les paupières sont boursoufflées, les traits sont tirés, la tête est lourde, appesantie ; en un mot, l'aspect général indique le malaise et la fatigue. Les crises, la veille au soir, l'opium avait modérés, empêchés, reparaisent plus aigus, plus stridents. Ce sommeil peu réparateur rend durant le jour les enfants maussades, insupportables, et pour avoir de nouveau la paix, on a recours de nouveau aux gouttes.

« La mère s'en réjouit ; elle pourra faire son ouvrage et elle ne sera pas troublée par les impatiences de son mari. Le soir, la scène de la veille se renouvelle ; mais ici il y a une variante, le nombre des gouttes est augmenté : « Il dormira plus tranquille peut-être, ce pauvre petit ! » Et ainsi de suite jusqu'à ce que les parents nous disent : « Je ne compte plus maintenant, docteur, je donne à peu près. »

« Cet à peu près est terrible, et je n'ose m'arrêter à cette pensée qu'un grand nombre d'enfants ont été de cette manière involontairement empoisonnés. »

Tout cela est très vrai ; mais, malgré tout l'amour que peut ressentir une mère pour son enfant, l'habitude l'emporte, et ainsi que l'a dit Bossuet : « L'accoutumance nous ôte ce qu'il y a de plus vif dans le sentiment. »

\*.\* Qui croirait que de nos jours encore on voit se renouveler les horreurs de la traite des esclaves, comme au bon vieux temps, que regrettent certaines personnes.

Et cependant cela est si vrai que le cardinal Lavignerie, le vénérable prélat de l'Afrique française, vient de se rendre à Rome afin d'exposer au pape certains faits qui ne laissent aucun doute sur la manière dont se conduisent certains potentats dans l'intérieur de l'Afrique.

Le trafic des esclaves, au lieu de diminuer, augmente, et des centaines de mille de ces infortunés sont vendus chaque année par les Arabes.

Le traitement qu'on leur inflige pour les conduire, du lieu où ils ont été enlevés au marché, est horrible, et ceux qui sont trop faibles pour suivre la caravane sont impitoyablement massacrés.

Léon XIII, après avoir entendu le rapport du cardinal de Lavignerie, a pris immédiatement la décision d'employer tous les moyens en son pouvoir pour réprimer ces horreurs ; il espère que l'indignation de l'Europe obligera les autorités égyptiennes et surtout le sultan de Zanzibar à prendre des mesures rigoureuses contre la traite, et si ce dernier était rendu responsable du trafic des esclaves qui se fait ouvertement dans ses domaines, l'état de choses actuel changerait promptement.

Vous voyez que la situation est grave, et il est à désirer que l'appel fait par l'Eglise aux différentes puissances européennes sera entendu.

Léon Ledieu

L'ami qui s'abstient de rendre de petits services, se réservant pour les grands, est comme un mauvais riche qui, avec des billets de cent dollars en poche, se dispense de donner un sou à un pauvre.—G. M. VALTOUR.